

NOS CHÉRIS



La maman.—Où est ton petit frère, Juliette?
Juliette.—Dans le boudoir, maman.
La maman.—Va voir ce qu'il fait et dis lui qu'il ne le fasse plus.

ON NE PEUT PAS TOUT AVOIR

Wiggles.—Vous me dites que votre ville a eu toutes les maladies : la coqueluche, la grippe, la picotte et maintenant elle a la jaunisse ; vraiment on attrape tout ici.

Wiggles.—Oui, tout ! Excepté le train.

PRÊT A RECOMMENCER

Elle.—Je suppose que vous n'appartenez pas à cette classe de vieux garçons endurcis qui sont opposés au mariage dans n'importe quelle circonstance.

Lui.—Oh ! non, madame, je n'aurais aucune objection au mariage pour l'avantage de devenir veuf.

CLAIRVOYANT

Le père.—Pourquoi envoyez-vous de si beaux présents à ma fille ? Des fleurs et des sucreries, c'est tout ce qu'il faut.

Le prétendant.—Soyez tranquille. Les bonbons se mangent et les fleurs se fanent, tandis que les diamants que je lui donne, oh ! bien ma foi, une fois que nous serons mariés, ils pourraient bien me revenir.

LA POUDRE SANS FUMÉE

Débutant.—Regarde donc, Charles, la belle fille ! Il faut qu'on me la présente.

Charles.—Pauvre ami ! Tu ne t'y connais pas encore ; c'est une cartouche blanche.

Débutant.—Une cartouche blanche ! Que veux-tu dire ?

Charles.—Sans doute, chargée de poudre, ne vois-tu pas ?

MANIÈRE COMME UNE AUTRE

Pauline, cherchant des compliments.—Je ne crois pas, lieutenant, que j'aie au bal ce soir. Le capitaine Tanant me dit qu'il y aura une beauté de Québec. Alors, vous comprenez, il n'y aura pas de chance pour ma pauvre petite personne.

Lieutenant, voulant faire l'aimable.—Oh ! venez je vous en prie ; je n'aime pas les jolies filles, moi.

IL FAUT TENIR SES PROMESSES

Mr. Pleind'or.—Voyons, ma chère, qu'est-ce que tu as encore ?

Jeune femme, boudant.—Oui, je crois bien, tu ne veux pas tenir ta parole. Avant notre mariage tu me disais que tu ferais tout pour moi.

Pleind'or.—Oui.

Jeune femme.—Tu me disais que tu serais heureux de mourir pour moi.

Pleind'or.—O-ù-i.

Jeune femme.—Oui, mais tu ne le fais pas.

LE PAPILLON ET LA ROSE

Le Papillon à la Rose,
 De son aile l'effleurant,
 Disait : Aimer, douce chose
 Qu'en babillant l'on apprend.
 Rose écoutant son langage.
 Il lui parla tout un jour ;
 Mais elle, prudente et sage :
 " Et combien dure l'amour ?"
 — Ah ! la vie et puis... encore,
 Répondit le Papillon ;
 Et le lendemain, l'Aurore
 Le surprit dans un rayon,
 Au bluet contant fleurette ;
 Il oubliait l'imprudent,
 Que là-bas de sa cachette
 Rose guettait son amant.
 Quand il revint vers la rose
 Elle avait fermé son cœur,
 Et depuis lors plus il n'ose
 Dire : " J'aime," le trompeur !

J. THIERRY.

COMFORT FROID

Marié.—Comment ? Tu pleures ! et il y a à peine dix minutes que nous sommes mariés !

Mariée.—C'est que j'ai oublié de te dire que je ne savais rien faire cuire.

Marié.—Oh ! ne te tracasse pas pour cela, je ne te donnerai jamais rien à faire cuire ; je suis journaliste.

VRAIMENT TROP ENCOURAGEANT

La dame.—Je vous en prie, M. Sansvoix, chantez quelque chose.

Sansvoix.—Moi, madame, vous savez bien que je n'ai pas de voix du tout !

La dame.—Oh ! qu'est-ce que ça fait ? Tout le monde est occupé à parler ; personne ne s'en apercevra.

DERNIÈRE DÉPRAVATION

Jim.—Ils ont beau dire, Bunco Bill est un bien méchant homme.

Bob.—Qu'est-ce qu'il a fait, volé des chevaux ?

Jim.—Pire que cela.

Bob.—Triché aux cartes ?

Jim.—Pire que cela encore.

Bob.—Enfin, qu'est-ce qu'il a fait !

Jim.—Il s'est laissé mettre la main dessus par la police.

LE GROS LOT



M. Lérillé.—Je ne pensais pas, véritablement, madame, que vous pourriez me reconnaître au bout d'un an.

Madame Fortunée.—Je vous ai reconnu tout de suite à votre magnifique chien.

TROP FORT POUR SA VACHE



L'agriculteur à son pensionnaire de ville.—Je ne comprends pas que vous ne trouviez pas le lait bon. Je l'envoie directement de la vache à votre chambre.

La conversation fut interrompue par un rire sardonique. C'était la vache qui n'avait pu s'empêcher d'éclater.

MALADIE GRAVE

Madame Parletrop.—Comment, vous ici, M. Boitsec ? Je ne vous pensais pas assez bien pour venir à la réception, de ce soir. Faut croire que vous n'avez eu qu'une faible attaque.

M. Boitsec.—Faible attaque ? Je ne vous comprends pas, madame.

Madame Parletrop.—C'est drôle ! Je me suis peut-être trompée. J'ai certainement entendu mon mari dire à M. Boisdur, que la nuit précédente vous étiez complètement paralysé et qu'il a fallu deux hommes pour vous conduire du club chez vous.

L'ARGENT EST RARE

CHAPITRE I

Madame Nestor.—Veux-tu me donner dix piastres ? Je veux me faire un manteau nouveau, si tu savais comme j'en ai besoin !

Nestor.—Crois-tu que je sois tout cousu d'or ? Dix piastres pour un manteau ! C'est trop extravagant, vraiment trop.

CHAPITRE II

Nestor.—Ma chère amie, je viens justement de payer mon compte pour cigares. Es-tu capable de me dire à combien il se montait ?

Madame Nestor.—Je n'en ai pas la moindre idée.

Nestor.—Il se montait juste à cent vingt piastres.

LA POSTE EXIGE DES PRÉCAUTIONS

Lui.—Je n'ai pas reçu votre dernière lettre.
Elle (boudant).—Et je vous envoyais un gros baiser dedans !

Lui.—Comment ! ne savez-vous pas qu'on n'en voit jamais les articles de valeur par la poste sans les faire enregistrer ?

Mais ce n'est pas aux lettres mortes qu'on cherchera l'objet perdu.

TROP BIEN RECOMMANDÉ

Marchand.—On me dit que vous pouvez me donner des informations sur cet homme. Est-il fiable, honnête ?

Patrick.—Oh ! pour cela, oui, monsieur. Il a été traduit en cour sept fois en deux ans ; et il a toujours été acquitté.

TROP PRESSÉ POUR ATTENDRE

Dude.—Pour quand ferez-vous le vêtement que j'ai ordonné.

Marchand.—Quand vous me paierez le dernier que vous avez pris ici.

Dude.—Oh ! Je ne puis pas attendre aussi longtemps que cela.